

UNE PAGE BLANCHE  
DANS LE LIVRE NOIR  
DU CRIME



FEUILLETON  
BLOQUÉ

JEAN-PAUL RENOUX

12

***La mort le trousse***

*...où l'on fait la connaissance d'un membre de la famille du brigadier Pérez...*

Le brigadier Hugo Pérez quitta le café *Chez Marianne* en courant et traversa la place pour sauter dans sa voiture de service. Il dut contourner lentement le monument aux morts, les jeunes du village étant comme toujours groupés autour de l'arrêt de bus, leur scoutère entre les jambes. Les aînés de toutes les vieilles familles d'Azérac étaient là. Casquettes sur le crâne, boutons sur la trogne, ils regardaient les voitures passer, échangeaient leurs impressions sur la puberté et lançaient des regards mauvais aux jeunes filles dont les parents n'étaient pas azérois de souche. Le brigadier Hugo Pérez fit son air sévère à ces mâles aînés, puis, réussissant enfin à quitter la Place du commissariat, du café *Chez Marianne*, et, accessoirement, du Monument aux Morts, il mit le cap sur l'entreprise de Pompes Funèbres Pignac.

Daniel Lebeau accueillit Hugo Pérez le cigare aux lèvres. Assis dans le bureau situé au fond du vestibule d'exposition, il faisait la comptabilité sur informatique, tapant de deux doigts malhabiles les chiffres que l'ordinateur se chargeait de digérer

« Que puis-je pour vous ? dit le croque-mort.

— Rien, dit Hugo Pérez, réprimant un frisson.

— Il va de soi que je ne parlais pas de ça.

— J'avais compris, dit le Brigadier qui, en fait, ne comprenait rien à l'humour des croque-morts pince-sans-rire. Votre patron n'est pas là

— Non, pas vu depuis hier soir.  
— Pourriez-vous, tout de même, me chercher un renseignement dans vos archives ?  
— Ma foi, je pense que oui.  
— Dites-moi, Lebeau, Philadelphe Boutaillac a bien été le dernier des Boutaillac à être enterré dans le caveau qui s'est écroulé ce matin ?  
— Oui.  
— Or, il est mort en 1947.  
— Oui.  
— Pourquoi, dès lors, l'entreprise de Pompes Funèbres Pignac serait-elle tenue par la garantie décennale liée à la construction de ce caveau ?  
— Parce que, commença Daniel Lebeau, ce caveau a été reconstruit il y a moins de 10 ans et que légalement...  
— Je sais tout cela, ce que je veux savoir c'est, si Philadelphe Boutaillac était le dernier des Boutaillac à avoir vu le jour, qui a payé pour ces travaux ?  
— Ho ho ! dit le croque-mort, l'air finaud, je vois où vous voulez en venir.  
Hugo Pérez ne voyait pas où il voulait en venir lui-même, mais c'était la seule piste qu'il tenait pour l'instant.  
— Je vais voir dans mes factures, dit Lebeau et il y alla.

Quelques minutes plus tard, Lebeau revenait, la mine grave.  
« C'est politique, dit-il.  
— Tout est politique, répondit sentencieusement le brigadier Hugo Pérez, fier d'avoir fait Science Po Bordeaux.  
— Non, insista Lebeau, c'est vraiment politique : devinez qui a payé pour les travaux. »  
Hugo Pérez savait reconnaître une question purement rhétorique lorsqu'il en croisait. Il ne répondit donc pas.  
Lebeau regarda par-dessus son épaule avant d'ajouter :  
« La mairie.  
— Non ?  
— Vous pensez ce que je pense ?

— Je compte sur vous pour ne pas ébruiter l'affaire, dit le brigadier Hugo Pérez, histoire de ne pas trop se mouiller.  
— Je compte sur vous pour ne pas étouffer cette affaire ! lui lança Lebeau.

De retour au commissariat, le brigadier Hugo Pérez s'avachit dans son canapé. Il contemplait, outre les volutes bleues dégagées par sa pipe, toute l'étendue de sa perplexité, lorsque, soudain, toute l'affaire lui revint : un électeur âgé s'était ému, au retour du cimetière, qu'un personnage qui portait le nom d'une rue pût avoir une aussi piètre sépulture. Apprenant que Philadelphe Boutaillac avait fait don de tous ses biens à la commune en 1947, le maire avait fait de la rénovation de son caveau de famille un des points forts de sa campagne. Cette promesse faisant partie des deux propositions réalistes de son programme, il l'avait réalisée cinq ans plus tard, juste avant les élections suivantes, ainsi les Boutaillac avaient-ils eu un nouveau caveau, ainsi Michel de Bonnac avait-il été réélu une fois de plus.

Le brigadier Hugo Pérez se demanda ce qu'il attendait de cette enquête : Philadelphe Boutaillac était mort sans laisser de famille ni d'amis pour le pleurer. Il soupira : si seulement il pouvait remonter le temps et enquêter au jour de la mort de Philadelphe, oui, si seulement... Hugo Pérez se frappa le front et sortit en courant de son bureau.

Hugo Pérez sauta dans sa voiture de service et fonça vers la maison de retraite d'Azérac. Il traversa rapidement les couloirs et entra en trombe dans une chambre. Un vieil homme, assis près de la fenêtre, imitait à la perfection le feuillage du peuplier qui grattait au carreau. Cet homme maintenant âgé de cent-deux ans avait été le médecin d'Azérac. Il avait fait toute sa carrière dans la campagne autour du village. Il avait, c'était forcé, soigné Philadelphe Boutaillac à un moment ou à un autre de sa vie : en soixante ans de sacerdoce médical, ce médecin-là avait tout fait et

il l'avait fait jusqu'à ce que son petit-fils, le fils de sa fille et du brigadier Hugo Pérez, devienne médecin à son tour.

« Bonjour beau-papa, dit Hugo Pérez.

— Bouais, bouais, bouais, répondit le vieillard.

— Vous vous rappelez d'un certain Philadelphie Boutaillac, beau-papa ?

— Bouais, bouais, bouais, opina le médecin qui, ravi de cette visite inopinée, pissa un coup, inondant ses couches et le fauteuil en Skaï qui, visiblement, en avait vu d'autres.

— Vous voulez bien m'en parler ?

— Bouais, bouais, bouais, égrota l'ancêtre, ravi de la venue prochaine de la jeune aide-soignante que son beau-fils avait appelé d'une pression sur le bouton actionnant une sonnette disposée fort à propos dans la salle de repos du petit personnel hospitalier, et qui évitait que celui-ci en prenne — du repos.

— Vous connaissiez Philadelphie Boutaillac ? demanda le brigadier Hugo Pérez.

— Non, répondit l'aide-torchante qui, de ses petites mains potelées, langeait son beau-père.

— Bouais, bouais, bouais, égrota l'ancêtre, visiblement bouleversé par cette intrusion féminine dans son intimité.

— Parlez-moi de lui, je vous prie, dit le brigadier Hugo Pérez, troublé par la verdeur de son beau-père.

— Oh, balbutia l'intrusion féminine, Monsieur le brigadier, je vous ai dit que je ne...

— Pas vous, beau-papa ! s'impacienta Hugo Pérez. J'ai bien compris que vous ne le connaissiez pas !

— Bouais, bouais, et bien, j'ai fait toute la communale avec lui, pensez donc si je rappelle de lui...

— Il faut faire attention, l'interrompit l'aide-torchante, vous comprenez, Monsieur le brigadier, c'est comme des enfants à cet âge-là. Alors il faut vite les remettre au sexe... » Elle sursauta et rougit : « Je veux dire *au sec* ! il faut vite les remettre au sec, sinon ils vous pissent dessus, comme un bébé ravi d'avoir le zoziau à l'air.

— Que vouliez-vous me dire, beau-papa ?

— Bouais, bouais, Boutaillac, Philadelphie Boutaillac, je l'ai bien connu, un vrai ami, que c'était. Bouais, bouais, bouais, un jour, je me le rappelle très bien, nous avons...

— Voilà, l'interrompit de nouveau l'aide-torchante, il est content ? Il est tout propre ? Oh oui, il est content ? Hein ?

— Pour la risette, vous repasserez, dit le brigadier Hugo Pérez en la poussant vers le couloir. J'ai une affaire de meurtre à résoudre, moi.

— C'est que, vous venez si rarement que je voulais vous montrer comme il était bien traité et heureux...

— J'ai vu, j'ai vu, mais je dois moi-aussi faire mon travail, vous comprenez ?

— Moi, ce que j'en disais, c'était pour son bien...

— Je sais, je sais, mais j'ai mon affaire de meurtre à résoudre.

— Moi, vous savez, des morts, j'en vois tous les jours, alors je préfère m'occuper du bien-être des vieux vivants. »

Dépité, Le brigadier Hugo Pérez ne trouva d'autre réponse que de claquer la porte au nez de cette insolente humaniste. Entre-temps, le vieux s'était endormi. Langé de frais, allongé sur son lit, il avait une expression béate. Le brigadier n'eut pas le courage de le réveiller. Il quitta la maison de retraite. Il ne lui restait plus qu'à demander au successeur de son beau-père, c'est-à-dire à son fils, s'il avait des dossiers sur la clientèle de son grand-père.